

J'aurai ta peau - Récit



Jocelyne BACQUET

**J' AURAI
TA PEAU**

RÉCIT

PRÉFACE D'ANNE-LAURE BUFFET
Coach auprès d'adultes,
auteure de *Je t'appelais « Maman chérie »*

« Pervers narcissique ».

Terme bien étrange, apparu en France en 1986 avec les travaux du psychiatre et psychanalyste Paul-Claude Racamier, repris très rapidement par ses confrères Alberto Eiguer et Marie-France Hirigoyen. Ils furent tous trois les premiers à dénoncer cette perversion psychique qui, loin d'être une pathologie, se concrétise comme un dysfonctionnement de la pensée, une distorsion de la réalité et de la vérité, une appropriation de l'autre aux seules fins de lui prendre ce qu'il est, de le déposséder de toute vie psychique, de le détruire.

Les médias prennent le relais des professionnels de santé pour alerter sur la perversion narcissique. Émissions spécialisées ou grand public, témoignages... Toute la presse en parle. Il est pourtant indéniable que cette volonté de mettre en garde sur ce « monstre quotidien » et sur la violence psychologique dont il est l'auteur est à la fois indispensable et insuffisante. Trop nombreux encore sont ceux qui n'en ont jamais entendu parler. Tout aussi nombreux sont ceux qui n'y croient pas.

Et leur incrédulité est compréhensible. En effet, comment admettre que ce type de violence peut exister ? Que la victime du pervers narcissique - car il est bien question de victime - ne le réalise pas, et se laisse enfermer dans un schéma de destruction lente et inévitable ? Qu'elle ne se

défende pas, se laissant peu à peu absorber, rabaisser, vampiriser, par un être hautement toxique ?

C'est incompréhensible, ou presque, pour toute personne n'ayant pas été confrontée à ce type de violence. C'est incompréhensible, car il faut avant tout admettre que le pervers narcissique (homme ou femme) est dépourvu de tout sentiment. Amour, joie, bonté, générosité, sentiment même de vie... le pervers narcissique ne connaît pas. Ce qu'il sent, plus qu'il ne le sait, c'est qu'il lui manque ces sentiments naturellement humains, pour être lui-même réellement humain.

Le pervers narcissique vit alors dans l'envie de posséder. De posséder ces sentiments. Et, ne pouvant les acheter, il va chercher celui ou celle qui peut les lui donner gratuitement. Il va trouver une proie, une victime. Il va se servir d'elle pour exister. Et dans le même temps, jaloux férocement sa victime d'être ce que lui-même ne sera jamais, il va chercher à la faire disparaître. Psychiquement ; et si besoin est, physiquement. Il va le faire de manière froide, calculée, implacable. En parfait criminel, il fera en sorte de ne laisser aucune trace, aucun témoin. Il sera « l'homme parfait », « l'épouse modèle » en public. Mais au sein du huis clos conjugal, il n'aura de cesse que de mettre sa victime à terre. Et tout est bon pour arriver à ses fins : séduction, flatterie, gentillesse déguisée, puis dénigrement, insultes, ignorance, diffamations, mensonges, non-dits, mépris...

La victime s'y perd, et en s'y perdant, se discrédite à ses propres yeux, jusqu'à avoir le sentiment de n'être rien, si ce n'est d'être folle.

La seule solution, face à de tels monstres quotidiens, la seule issue, est la fuite. Il n'est pas question de lâcheté, mais bien au contraire de courage. Car il est question de vivre. De réapprendre à vivre, et à vivre libéré de cette emprise. Et la fuite n'est souvent possible qu'après un grand nombre

d'années, une prise de conscience de l'impossibilité de vivre ainsi, et une autre, celle que le coupable n'est pas la victime, mais l'autre, le bourreau.

C'est ce parcours que Béatrice raconte dans son témoignage. L'enfer d'une vie rythmée par l'obligation de se soumettre, et la nécessité de croire en son bourreau, sans réagir. L'humiliation, l'ignorance, le dédain méprisant au quotidien. Sans possibilité de réagir, sans autorisation de le faire, le bourreau interdisant toute pensée et toute action.

L'enfer d'une femme amoureuse, jusqu'au jour où l'amour n'est plus possible, mais pour autant la séparation inenvisageable. Et ce qui empêche cette séparation, c'est la peur des réactions du bourreau, et l'incompréhension des proches. « *Ce que je savais, c'est que je ne pouvais me confier à personne, absolument personne. Qui me croira ?* »

Béatrice, dans ce récit de vie, va plus loin. Elle souligne qu'on ne devient pas victime par hasard, mais qu'on est construit pour être un jour une proie. Dans son cas, c'est à sa mère qu'elle doit sa construction : « Elle ne m'a pas détestée. Elle m'a juste non-aimée. »

Ne sachant pas ce qu'est l'amour, ne l'ayant pas reçu, Béatrice croit que celui qu'elle rencontre, alors qu'elle est encore au lycée, est et restera son Prince charmant.

Elle paiera lourdement sa confiance en lui pendant des années, devenant sa femme et la mère de leurs quatre enfants.

Un jour vint le temps de fuir.

Un autre jour, celui de se reconstruire. Tout en se protégeant, le pervers narcissique étant incapable de supporter la vérité qui l'accuse. « *Les pervers narcissiques ne supportent pas d'être démasqués.* »

Béatrice va encore plus loin dans ce récit tragique sans aucunement être larmoyant. Dans sa réflexion, elle va jusqu'à

imaginer et transmettre un possible pardon vis-à-vis du bourreau. Si sa réflexion lui a permis de déchiffrer le schéma terrible ayant conduit son ex-mari à devenir un être destructeur, Béatrice refuse de se soumettre à nouveau. « *Comprendre ne veut pas dire accepter.* »

Comprendre ne veut pas dire accepter. Mais ne pas accepter n'empêche pas certains de pardonner, chemin que suit Béatrice dans sa reconstruction.

Comprendre, enfin, permet d'écouter et d'aider.

Ce que Béatrice propose ici, c'est de donner la parole à d'autres victimes. De leur ouvrir la voie de la reconstruction. Et de leur permettre de retrouver la dignité et la joie de vivre, indispensables à toute victime ayant été spoliée de son existence bien trop longtemps.

Anne-Laure BUFFET

« *J'aurai ta peau* »... Petite phrase, susurrée dans l'intimité du huis-clos. Le dernier. Dernier huis-clos que je lui accordai. Dorénavant, plus de discussions hors témoins. Plus de simulacres de discussions. C'en était fini. Et il était d'accord avec moi.

Mais pour lui, cela avait un autre sens. Pour lui, mon sort était scellé : il - au - rait - ma - peau. C'est ainsi qu'il voyait les choses : il aurait ma peau, socialement, financièrement, sur le plan affectif, en tant que mère, en tant que femme, en tant que professionnelle, en tant que sœur de, en tant que fille de.

Et pour moi, « c'en était fini », revêtait un tout autre sens : j'en avais fini de la relation qui m'unissait à lui, il n'aurait plus aucune prise sur moi. Certes, le travail que cela impliquait était énorme. Mais qu'à cela ne tienne. Car c'était décidé : il n'aurait pas ma peau. Et même, encore plus fort : j'allais me construire une nouvelle vie, bien plus belle et plus lumineuse que tout ce que j'avais pu m'imaginer à l'époque où je vivais sous son joug. Une vie que même moi je n'envisageais pas à ce moment-là...

Mais, avant d'en arriver là, nous allons devoir remonter le temps, et tout reprendre depuis le début. Depuis le jour où Béatrice s'est, de son plein gré, jeté dans les bras de celui qui, quelques années plus tard, prononcerait cette phrase à son intention, pour elle, et pour elle seule.

BLEU MYOSOTIS

17 ans, longs cheveux noirs qui tutoient le creux des reins, grands yeux énigmatiques, visage bienveillant, tout juste souriant.

Je viens d'entrer en classe de Terminale.

Quelques rares copines, une ou deux. Davantage de copains, six ou sept. En cela, fidèle à ce que j'ai toujours été : une fille dehors, un garçon dedans.

Vêtements plutôt amples, parfois informes, voire asexués. Couleurs qui n'en sont pas vraiment. Ça, c'est mon côté caméléon : se fondre dans le décor, de la couleur des murs. Unique folie pigmentaire, mes yeux : une débauche de vert, tout droit sorti des vagues de l'océan.

Une sainte horreur de mon statut d'être humain : tributaire d'un corps, alors que je rêve de n'être que pur esprit. L'intellect et rien d'autre. Aucun frein aux voyages du mental, aux shoots intellectuels. Croisements de pensées. Explosions de raisonnements. Penser pour penser. Être, exister, uniquement par la pensée. Qu'enfin se réalise le fameux « Je pense donc je suis » et qu'il devienne « Je pense, et je ne fais que cela, donc je suis ».

Malgré tout, et malgré tout le reste, je traverse alors la vie sur un bateau, qui est peint de cette délicieuse couleur qu'est le « bleu myosotis ».

Ma vie est bleu myosotis : calme, uniforme, un peu fade tout de même, manquant de lumière, sans fougue ni passion, mais aussi légère, sans mélange, claire, où la moindre tache se verrait aussitôt. Belle couleur pure, mais bien peu vivante.

Issue d'une enfance caméléon, où s'adapter était une nécessité, une incontournable condition de survie, je poursuis sur cette lancée. Je ne tache pas de changer le cours des événements, je m'adapte à ce qui se présente. Je ne provoque rien. Absolument rien.

Je désire. Parfois.

J'espère. Souvent.

Tout aussi souvent, je suis déçue. À chaque fois, la vie ne m'a pas accordé ce que je lui avais secrètement demandé.

Il est vrai que je n'ai pas encore compris que ne pas quémander ne veut pas dire être attentiste. Je ne l'ai pas compris, loin s'en faut. J'en suis encore à des années lumière...

Je sors, plus ou moins, d'une enfance qui s'est déroulée sur des dégradés de couleur gadoue, habillés parfois de quelques pépites. Météores impromptus tombés au milieu de la flaque : rencontres, événements. Mais aussi parfois, de vilains cailloux fumants de haine : autres rencontres, autres événements ...

Le fond couleur gadoue n'est autre que ma relation fille/mère.

« Elle », n'a pas réussi à m'aimer, c'est ainsi. Fus-je née garçon, cette relation eut été toute autre, sans doute. Même si le problème n'était pas que cela.

Elle ne m'a pas détestée. Elle m'a juste non-aimée. Ses dons d'amour étaient réservés à d'autres. Pourtant, elle m'a admirée, a été fière de moi et de mes réussites. Mais ne l'a guère montré. Je l'ai su après, longtemps après.

Mon enfance a été façonnée avec cette boue qui s'appelait aussi bien indifférence, que dépréciation, endoctrinement. Le message était clair et affreusement redondant, répété sans cesse, tel un mantra maléfique : « Tu ne vaux rien, tu es donc une m.... ». Dont la couleur, si besoin est de le rappeler, se rapproche étonnamment de celle de la gadoue.

Ainsi donc, moi dont le mental avait été construit d'un mélange de boue et d'excrément, le monde lycéen m'apparaissait comme étant de cette douce couleur bleu myosotis, si pure, si propre, si reposante, si honnête, si pleine de belles promesses.

Et ... au milieu de cet océan de bleu, apparut un jour un épais anorak idoine, ou presque, d'un bleu audacieux et électrique, habité par un troglodyte des temps modernes. Sa tête émergeait à peine.

Traits flatteurs. Cheveux noirs mi-longs, comme il seyait à cette époque, souples et soyeux. Yeux d'un brun profond. Un visage pas si éloigné que cela de celui du très bandant Jim Morrison (les filles qui ont eu 15 ans à cette époque comprendront).

Au fil des semaines, mes yeux envoient des éclairs vers l'habitant de la doudoune. Je vois qu'il les a reçus. Et je vois aussi qu'il les a identifiés. Pas besoin de mots pour ces petits jeux-là.

Pourtant, il me snobe. Passe souvent près de moi. Ne me dit bonjour qu'une fois sur deux. Reste plusieurs jours sans me regarder. Semble tourner autour d'autres filles ...

Et puis, sortie de cours, un vendredi soir, quelque part en octobre 1978. En éternelle bonne élève, je suis assise au premier rang, et range tranquillement mes affaires. Lui, file vers la liberté du week-end, avec son acolyte du moment. Il va franchir la porte de sortie. Mais voilà que la doudoune bleue

J'aurai ta peau - Récit

s'arrête et se penche vers mon visage. Ses lèvres déposent un fugace baiser sur les miennes, puis se sauvent. Pas un mot, pas même un regard.

C'est fait. Je suis prise au piège.

Viennent de commencer trente années d'une odieuse traversée. De 1978 à 2008.

Trente ans, mieux qu'Ulysse. Et quelle odysée !

Car ma flaque de boue vient de se transformer en océan de purin.

Mais ça, je ne le sais pas encore.

Pour l'heure, tout est bleu myosotis...